



Les sciences sociales en question : grandes controverses épistémologiques et méthodologiques

Compte-rendu de la 24^e séance

Enquêter dans les milieux féministes d'extrême gauche

20 mai 2015

Nonna Mayer introduit la séance qui porte sur le militantisme féministe d'extrême gauche abordé dans une approche « genrée ». Emeline Fourment, doctorante au CEE, présente sa recherche faite dans le cadre de son mémoire de master qui s'intitule *Cagoule noire et ongles roses: Féminismes et rapports de genre dans la gauche radicale de Göttingen*. Son discutant est Mickael Durand, également doctorant au CEE. Il prépare une thèse sur la socialisation politique des gays et des lesbiennes. La séance est présidée par Laure Bereni (Centre Maurice Halbwachs), spécialiste des mouvements de femmes et auteure de nombreux ouvrages, dont *Introduction aux études sur le genre* (De Boeck, 2012) et *Dictionnaire genre & science politique. Concepts, objets, problèmes* (Presses de Sciences Po, 2013).

Emeline Fourment

Emeline Fourment revient sur le terrain de son mémoire, une ville universitaire allemande, Göttingen (120 000 habitant-e-s), où elle a vécu comme chercheuse et militante.

Dans son mémoire, elle s'est particulièrement intéressée à la logique contre-culturelle qui caractérise la culture politique de la gauche radicale de la ville qui est un héritage du mouvement autonome allemand, l'un des acteurs principaux du mouvement des squats des années 1980. Les militant-e-s voulaient à l'époque créer des « espaces libres de gauche » (*linke Freiräume*), dans lesquels ils-elles ne seraient pas dominés par les rapports sociaux traditionnels. Ces espaces sont des lieux de vie, où relations militantes, amicales, voire amoureuses, s'entremêlent. Par ailleurs, il faut préciser que les milieux militants sont relativement fermés, notamment en raison de la répression que subissent les militant-e-s ; il faut y être introduit-e pour entrer.

Le déplacement de la frontière public/privé que cette logique contre-culturelle implique est ce qui a intéressé Emeline Fourment (on peut y voir un terrain privilégié d'intervention pour les féministes qui défendent l'idée que « le privé est politique ») et est également à l'origine de ses réflexions sur son engagement sur ce type de terrain.

Sa méthode repose sur une enquête ethnographique de six mois au total, étalés sur deux ans, au sein de la gauche radicale et féministe de Göttingen qu'elle a complété par une vingtaine d'entretiens et par une consultation des archives militantes. Sa présentation revient sur les difficultés qu'elle a dû affronter ainsi que sur les questions d'éthique associées à ce type de recherche. Ses réflexions s'inspirent de ce qui a pu être écrit en épistémologie féministe, mais également en anthropologie, en sociologie et en science politique.

Pour son mémoire, Emeline Fourment a suivi une méthode ethnographique inductive et cherché à faire parler les données qu'elle a recueillies sur le terrain. Reprenant une citation de Romain Gary dans *Gros-Câlin* (1974), « la vie est une affaire sérieuse, à cause de sa futilité », elle dit s'être intéressée aux aspects à première vue « futiles » du quotidien des militant-e-s. Elle présente les difficultés qu'elle a rencontrées sur son terrain et qui sont liées essentiellement à la méfiance des militant-e-s vis à vis de la recherche, et au fait qu'elle-même portait une double-casquette de chercheuse et de militante, personnellement engagée sur son terrain. La méfiance des militant-e-s vis à vis de la recherche est liée aux rapports

qu'ils-elles entretiennent avec la police et l'université. La gauche radicale de Göttingen est considérée comme un foyer « extrémiste » par l'Office de protection de la Constitution de Basse-Saxe. Les Offices sont des services secrets qui, dans chaque *Land*, ont pour mission de surveiller les formes « d'extrémismes » (de droite, de gauche, islamiste etc.) « à potentiel violent ».

Emeline Fourment a parfois été soupçonnée de travailler pour ces services. La méfiance vis à vis de la recherche et de l'université était liée au fait que la plupart des militant-e-s, elles-eux-mêmes étudiant-e-s, savaient exactement comment la chercheuse travaillait, discutaient parfois sa méthodologie et se montraient réticent-e-s à l'idée d'être elles-eux-mêmes l'objet d'une recherche.

Emeline Fourment, qui avait milité au côté de féministes antifascistes durant un précédent séjour Erasmus d'un an à Göttingen, a pu pour cette raison facilement entrer sur son terrain, un point essentiel pour le lancement de sa recherche. Du fait de la participation de la chercheuse à l'activité et au quotidien des militant-e-s, elle a pu tisser avec son objet d'étude de solides liens de confiance. Sur le terrain, elle était une militante parmi d'autres que seul l'usage de son carnet de notes distinguait.

Cette double casquette de chercheuse-militante a cependant soulevé des problèmes éthiques et scientifiques. Du point de vue scientifique, si la chercheuse n'avait pas été militante, elle n'aurait pas pu mener sa recherche. Emeline Fourment défend l'idée que son expérience pratique du terrain a beaucoup apporté à sa recherche, en ce qu'elle lui a permis de mener une démarche compréhensive, et notamment, de saisir ce qui n'est pas mis ou ne peut pas être facilement mis « en mots ». Elle ne pense pas que cela ait risqué de fausser l'observation, de « contaminer » son terrain. Au contraire, il s'agissait pour elle de « plonger » dans ce dernier, d'accepter qu'il devienne le cadre d'une nouvelle vie et qu'il lui soit ainsi impossible de séparer son rôle de militante de celui de chercheuse.

D'un point de vue éthique, cette double casquette a produit des tiraillements entre deux loyautés : académique et militante. De façon à trouver un équilibre, Emeline Fourment s'est posée plusieurs règles : elle n'a pas menti, n'a pas cherché à influencer les collectifs politiques et s'est contenté de suivre les militant-e-s dans ce qu'ils-elles faisaient. En pratique, cela revenait à conserver une position à la marge et à ne participer qu'à l'aspect organisationnel des actions militantes : par exemple, elle refusait de rédiger les tracts. Il n'a

cependant pas toujours été possible de maintenir cette position, notamment lorsque les militant-e-s étaient trop peu nombreux-ses pour organiser un événement.

La chercheuse pouvait objectiver cette position de chercheuse-militante, mais aussi amie, dans son carnet de terrain. Elle y notait ce qu'elle observait et y exprimait également ses doutes et ses émotions. Cette phase d'écriture pouvait lui prendre plusieurs heures par jour. Ce va-et-vient entre restitution et ressenti était nécessaire pour l'objectivation des données et la poussait à avoir une position d'écoute et à opérer de multiples décentrement, de façon à pouvoir adopter le point de vue de l'autre. L'exercice lui a permis de développer une vision plus compréhensive du militantisme.

Tout au long de son terrain, la chercheuse a refusé d'avoir une position de surplomb vis-à-vis des militant-e-s. Au moment de la rédaction, elle a cependant constaté que le langage académique lui-même l'obligeait à se placer dans cette position. Ces réflexions l'ont amenée à utiliser le « je » plutôt que le « nous ».

Enfin, Emeline Fourment s'interroge plus généralement sur la question de l'engagement personnel du chercheur-se sur le terrain et de l'impact émotionnel que ce dernier peut produire. Quelles sont les limites de l'ethnographie? Comment distinguer le « chez-soi » du « chez les autres » lorsque que l'on fait une ethnographie de son propre quotidien ? Comment gérer les relations d'amitié dans la recherche ?

Mickael Durand

Mickael Durand ouvre la discussion avec un commentaire inspiré du terrain, très différent de celui d'Emeline Fourment, de sa recherche sur la politisation des gays et lesbiennes en France. Le chercheur n'a pas vécu sur son terrain, il a essentiellement procédé par entretiens au sein desquels toutes les sensibilités politiques sont représentées. Peu des personnes qu'il a interviewées sont des militant-e-s.

Il dit avoir beaucoup apprécié dans la présentation d'Emeline Fourment le fait qu'elle montre que l'on peut être à la fois militante et chercheuse sans tordre le coup à l'objectivité. La neutralité axiologique n'est qu'un horizon et le chercheur peut compter sur deux outils de contrôle pour gérer sa subjectivité face à son objet d'étude : sa réflexivité et une approche critique-analytique. Sa double casquette lui a permis de conduire une ethnographie du quotidien des acteurs, de pénétrer leur intimité et d'accéder à des zones bien souvent

fermées aux chercheur-se-s. Pour Mickael Durand, l'accès aux pratiques non-officielles, celles qu'on ne rencontre pas dans un questionnaire ou lors d'un entretien, constitue l'une des raisons d'être de l'ethnographie.

A propos de la méthodologie employée par Emeline Fourment, Mickael Durand s'interroge sur les questionnements qui ont guidé sa réflexion inductive tout au long de sa recherche et sur l'impact de son terrain sur ces questionnements. Il se demande ensuite comment elle a fait dialoguer ethnographie, données d'archives et d'entretiens dans son analyse.

Emeline Fourment répond qu'au début de sa recherche, elle s'est intéressée aux thèmes de discussion des militant-e-s. Elle a ainsi tout d'abord travaillé sur l'appropriation de l'exercice de la violence politique par les femmes avant de se rendre compte qu'il était très difficile de poser des questions sur ce sujet du fait de la répression policière que subissent les militant-e-s (lors des manifestations par exemple). Elle a donc abandonné cette idée. Elle s'est ensuite intéressée à la perspective du genre, en mesurant le nombre de prises de parole des femmes dans les réunions militantes, en portant son regard sur les vêtements, l'alimentation et le corps des militant-e-s ainsi que sur leur construction d'identités collectives. Mais c'est surtout en s'intéressant aux stratégies d'actions développées par les féministes qu'elle a constaté que la théorie *queer* avait eu une influence considérable sur le mouvement féministe de Göttingen des années 1990 à nos jours, ce qui constituera la conclusion la plus importante de son mémoire et ce qui guide son travail actuel. Concernant le dialogue des sources, la chercheuse a notamment utilisé les entretiens et les archives pour vérifier certains faits révélés par l'observation.

Mickael Durand demande ensuite à Emeline Fourment si l'accès au terrain de Göttingen a été conditionné par le réseau de relations qu'elle avait forgé lors de sa précédente année passée dans la ville. Il l'interroge également sur le profil des personnes qui se montraient méfiantes envers elle et sa recherche et sur la façon dont elle était perçue par les militant-e-s. Emeline Fourment affirme que son ancrage dans un premier réseau de relations ne l'a pas empêchée d'avoir accès à d'autres militant-e-s de tout âge et de différents groupes politiques, notamment de gauche radicale (elle ne s'est pas intéressée aux autres tendances). Elle indique également que certain-e-s militant-e-s étaient méfiantes envers la recherche tandis que d'autres étaient plutôt sceptiques à l'égard de sa méthodologie. Emeline Fourment souligne que tou-te-s la voyaient comme Française, « mignonne », mais aussi, en partie

« extérieure », militante antifasciste et féministe. Elle était perçue comme hétérosexuelle ou comme lesbienne, ce qui était parfois un avantage parfois un inconvénient.

Mickael Durand se demande quel est l'apport de cette implication d'Emeline Fourment à la compréhension de son objet et si elle ne devrait pas aller encore plus loin, en considérant que dans de tels groupes militants, participer à l'action n'est pas forcément perturber cette action. Où placer le « paradoxe de l'observateur » ? Emeline Fourment explique qu'une implication totale n'était pas tenable au niveau émotionnel et qu'elle a eu besoin de poser certaines limites. Néanmoins, l'immersion lui a permis d'avoir accès aux visions du monde qu'avaient les militant-e-s et à des expériences qui ne sont jamais exprimées « en mots ». Elle ne voulait pas se limiter aux entretiens ou aux archives, données qui reflétaient seulement ce que les militant-e-s acceptaient d'exprimer. Pour la chercheuse, l'ethnographie est essentielle pour une approche compréhensive qui restitue le sens des comportements des acteurs.

Débat avec la salle

Laure Bereni demande quelles sont les questions de recherche les plus pertinentes qui ont émergé à la suite de cette année d'implication intense et si celles-ci ont inspiré la construction du travail de thèse de la chercheuse. Ces questions peuvent concerner les rapports de genre dans ces milieux, mais également le militantisme féministe (doit-on être féministe pour rentrer dans ces mouvements ?) et l'expérience du militantisme (comment y entre-t-on et comment en sort-on ? quelles sont les frontières entre « nous » et « eux » ?). Elle s'interroge également sur ces femmes militantes et leur lien avec d'autres niveaux militants (régional et national). Finalement, elle se demande si un homme aurait pu faire ce même travail d'immersion

Emeline Fourment répond que dans le prolongement de ce terrain, elle va s'intéresser dans sa thèse de doctorat à la question de l'articulation entre pratique et théorie du féminisme, à Berlin et San Francisco. Plus particulièrement, elle s'interroge sur l'influence de la théorie *queer* sur le féminisme allemand. La question est vaste mais, dans une démarche inductive, elle pense que le terrain lui permettra de se concentrer sur des thématiques spécifiques. Elle

indique qu'elle a pu observer plusieurs types de trajectoires d'engagement dans le militantisme féministe. Certaines femmes sont devenues féministes après avoir commencé à être actives dans des mouvements de la gauche radicale ; d'autres par opposition au modèle traditionnel mariage-enfant et/ou *via* la lutte contre les violences sexuelles. Elle a également noté que de nombreuses militantes, notamment parmi celles âgées de 20 à 30 ans, voyaient dans le fait d'avoir grandi avec une mère seule, un élément qui a développé en elles un sentiment de solidarité vis à vis de leur mère, la raison de leur conscience féministe.

Pour Emeline Fourment, le lien entre le féminisme d'Etat (c'est-à-dire les féministes qui ont intégrées les institutions étatiques pour tenter de modifier le système de l'intérieur), qui est important en Allemagne, et le féminisme libertaire de Göttingen est très limité, à l'exception de la thématique des violences sexuelles. Les échanges entre les différents groupes féministes libertaires allemands sont quant à eux très développés.

Nonna Mayer (Sciences Po CEE) s'interroge sur le nombre de militantes qui quittent le mouvement, leurs raisons et ce que leur départ entraîne. Elle invite également Emeline Fourment à expliquer le sens des couleurs rose et noir auquel fait référence le titre de son mémoire et lui demande si la chercheuse pouvait faire usage de l'enregistreur dans ses entretiens. Emeline Fourment répond que de nombreuses féministes, en particulier les lesbiennes de Göttingen, sont parties s'installer à Berlin ou à Hambourg, où le mouvement féministe est plus développé. Ce départ n'est pas forcément un désengagement de leur part. Lorsque celui-ci a eu lieu, dans de nombreux cas, il a été contraint (manque de temps, raison familiales...). Concernant les couleurs, le noir fait référence au Black bloc. Il permet de rendre anonymes, d'homogénéiser et ainsi de symboliser une égalité entre manifestant-e-s mais également d'impressionner (les Black bloc utilisent très souvent la violence). A l'inverse, le rose est utilisé pour revendiquer l'appartenance au mouvement *queer*, à une perspective qui veut déconstruire les catégories hommes et femmes et rendre visible la diversité des identités de genre. Enfin, Emeline Fourment précise que la quasi-totalité des entretiens étaient enregistrés mais rendus anonymes et qu'à certains moments, il lui a été demandé d'arrêter l'enregistrement.

Samy Cohen (Sciences Po CERI) s'interroge sur l'effet de l'appartenance de la chercheuse au groupe des enquêtés : est-ce *in fine* un avantage ou un inconvénient pour la recherche? Il se demande également si la proximité de la chercheuse et des personnes interrogées n'est

pas un désavantage lors des entretiens, dans la mesure où les militantes peuvent penser que la chercheuse sait de quoi elles parlent et risquent de ne pas expliciter leurs propos.

Pour Emeline Fourment, les non-dits et sous-entendus dans les entretiens étaient fréquents avec les militant.e.s dont elle était proche. Elle a donc très vite décidé de se tourner vers ceux-celles dont elle était moins proche. Les entretiens étaient largement non-directifs, la chercheuse n'avait défini que deux questions de départ, très générales. La méthode inductive lui permettait de ne pas expliciter trop son objet de recherche et ainsi, d'éviter de devoir mentir à ce sujet.

Un commentaire aborde la question de l'articulation entre militantisme et recherche. L'intervenant se demande si la recherche sur ces sujets ne serait pas une sorte de militantisme en soi ? Emeline Fourment indique que la recherche lui a permis de voir le militantisme différemment. Elle pense notamment que la posture d'écoute qu'elle a développée durant sa recherche se reflète aujourd'hui dans son militantisme. Par ailleurs, elle estime que son travail sur la lutte féministe contre les violences sexuelles en milieu militant a un intérêt politique. Si ce n'est pas son seul objectif, ce travail permet d'écrire l'histoire de cette lutte ; il peut servir de documentation pour les militant-e-s qui chercheraient, en s'inspirant de ce qui a déjà été fait, à développer leurs propres stratégies d'action contre ces violences.

Florence Haegel (CEE), directrice de thèse de la chercheuse, se demande comment ses différents terrains (Göttingen, Berlin et San Francisco) peuvent être comparés. Emeline Fourment répond que la comparaison est plus facile entre Berlin et Göttingen en raison de l'importante circulation d'informations qu'échangent les militant-e-s des deux villes. Elle reconnaît également que son terrain à Berlin risque de façonner les questions qu'elle se posera à San Francisco (son second terrain).

Nonna Mayer clôt la séance en demandant à Emeline Fourment si elle appréhende le retour d'enquête qu'elle va faire aux militant-e-s lors du festival féministe de Göttingen (Antifée) en juin 2015. Emeline Fourment présentera une approche historique de l'émergence de la théorie *queer* dans le militantisme féministe et de son influence sur la pratique militante, en France et en Allemagne. Elle ne pense pas apporter beaucoup d'informations sur les rapports de genre aux militantes. Cette question a émergé au sein du mouvement féministe et est devenue un sujet de recherche *via* les féministes.